

QUADERNI **Quaderni**
Communication, technologies, pouvoir
74 | Hiver 2010-2011
Récit et information télévisée

L'information comme exploration et comme oblitération

Olivier Voirol



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/340>

DOI : 10.4000/quaderni.340

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2011

Pagination : 47-59

Référence électronique

Olivier Voirol, « L'information comme exploration et comme oblitération », *Quaderni* [En ligne], 74 | Hiver 2010-2011, mis en ligne le 05 janvier 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/340> ; DOI : 10.4000/quaderni.340

Tous droits réservés

l'information comme exploration et comme oblitération

Olivier
Voirol

*Université de Lausanne
Institut für Sozialforschung,
Frankfurt am Main*

Dans un texte consacré à la figure du conteur, Walter Benjamin montrait combien l'art de la narration est inséparablement lié à la transmission de l'expérience et la constitution d'un monde commun¹. Doté d'une faculté « artisanale » de raconter des histoires, le conteur puise sa matière dans l'expérience. Cette faculté, qui fonde la possibilité de transmettre l'expérience vécue, est essentielle au maintien de la mémoire de la communauté humaine. Ces histoires transmises par la communication orale ne prétendent pas dire le vrai ; elles se contentent de dire l'expérience et de la rendre transmissible, donc partageable. Cependant, selon Benjamin, cet « art de raconter » disparaît dans la société moderne, sous le coup des moyens de communication porteurs non pas du récit mais de l'information, dont le support est la presse moderne. À la différence du récit, dont le souci n'est pas la vérité, l'information prétend être vraie et vérifiable. Sa valeur dépend de son renouvellement, son contenu reste superficiel ; alors que le récit a une valeur intemporelle, l'information a une durée de vie limitée et doit être transmise rapidement. Benjamin souligne que la diffusion accélérée de l'information dissout la faculté chez les individus de raconter et d'écouter des histoires : l'art du récit s'étirole. Les conséquences sont catastrophiques : l'appauvrissement de l'« art de raconter des histoires » va de pair avec celui de l'expérience humaine, devenue incommunicable et inaccessible au langage.

Renvoyant l'information à une forme de réification culturelle, la conception benjaminienne n'est pas un cas à part – elle représente une tendance qui a longtemps fait l'unanimité dans les sciences humaines. L'information y apparaît comme l'envers de la narration. Cela correspond d'ailleurs



à ce qu'ont montré les historiens du journalisme : telle qu'elle est conçue dans les médias modernes, l'information a dû s'autonomiser, de haute lutte, de la littérature et de la politique pour exister en tant que registre discursif autonome² (Chalaby, 1998). Cette histoire qui remonte au XIX^e siècle, et dont il ne s'agit pas ici d'en retracer le fil, signale l'effort ayant été nécessaire aux promoteurs d'une conception de l'information dégagée du modèle de la narration ; pour ce faire, ils se sont inspirés de l'investigation scientifique, voire policière. À ce titre, les procédés journalistiques du recouplement des points de vue par le recours à l'*interview* et la dissociation concomitante entre faits et opinion – entre information et commentaire – grâce à la technique du *news report*, forme d'exposition des faits excluant les jugements de valeur, ont été des inventions constitutives de l'information moderne, en particulier aux États-Unis. Elles ont surtout permis au journalisme de s'aménager une place discursive en marge de l'opinion (la politique) et de la poétique. Par conséquent, lorsque Benjamin renvoie l'information à une culture réifiée, coupée de l'expérience et de la narration, il prend acte d'une évolution du journalisme remontant au milieu du XIX^e siècle.

En revanche, dans les analyses contemporaines des médias et de l'information, cette idée d'une exclusion mutuelle de l'information et de la narration ne va plus de soi. On ne compte plus les auteurs et les ouvrages prompts à soutenir l'idée que les *news* sont des *stories*, soulignant à l'envi combien l'information a été jusqu'ici injustement coupée de la narration (Liebes 1994 ; Lits 1998, 2008 ; Quéré 1982 ; Schudson 2005 ; Tuchman 1976, 1978). L'attention accordée actuellement

aux pratiques narratives dans l'information, qui inverse radicalement le point de vue, indique que nous ne sommes pas sortis du questionnement soulevé jadis par Benjamin sur le statut de l'information et de son rapport à la narration. Dans le présent texte, je me propose de revenir sur ce débat entre information et narration en tentant de l'interroger sous un autre angle. Si, d'un côté, l'information a été considérée dans sa proximité à la réification – soit une forme de « froideur » et de distance objectivante aux objets décrits – et la narration comme son envers – soit l'activité même capable de reconstituer un lien symbolique entre des êtres séparés – et, de l'autre, la narration s'est vue investie de la mission de recomposer un lien symbolique et politique menacé au sein des sociétés modernes, la question de la réification discursive demeure. Il convient à mon sens d'éviter la tentation d'opposer la réification à la narration pour se donner les moyens de la penser au cœur même de cette dernière : la réification n'est pas en marge de la narration mais elle en est une des modalités. Pour tenter d'esquisser une réponse à ce problème, j'essaierai de le l'arracher à la seule question de la narration en examinant le processus de construction de l'information dans lequel la mise en récit journalistique est enchâssée. Pour ce faire, une distinction entre deux modèles opposés de fabrication l'information me semble nécessaire, l'un que je qualifierai d'*exploration*, l'autre d'*oblitération*. Après avoir décrit l'un et l'autre modèles, j'aborderai la question de leurs relations réciproques, qu'on ne saurait séparer des conditions sociales et économiques encadrant l'activité journalistique. Je montrerai que l'un et l'autre des modèles ont des conséquences différentes sur le plan du rapport à la normativité et aux valeurs, notamment en ce qu'ils présupposent



un destinataire-type radicalement différent.

Occurrences

Le cours de l'activité sociale est constamment marqué par des « occurrences » engendrant des situations inattendues et souvent problématiques, qui sont autant de ruptures de l'ordre des routines ordinaires (Tuchman 1978 ; Quéré 1997). Ces occurrences appartiennent au flux des activités ordinaires des membres de la société en tant qu'ils sont confrontés à des situations problématiques dont le sens n'est pas établi d'emblée. Si elle est faite d'activités routinières, la pratique quotidienne est aussi faite d'instantanés troublants qui ne comportent pas en eux-mêmes leur propre résolution et appellent une activité interprétative pour en comprendre les raisons d'être et, éventuellement, élaborer des perspectives d'action en vue de les résoudre. Les occurrences sont donc en elles-mêmes problématiques tant elles installent le doute, chez celles et ceux qui sont touchés ou concernés par elles, quant à la possible manière d'y faire face sur la base des ressources sémantiques et pratiques dont les acteurs disposent (Pollner 1987).

Lorsqu'elle advient, une occurrence est remarquée, voire éprouvée, par les sujets qu'elle affecte dans leurs activités courantes. Cela peut aller d'une simple rupture de routine par l'émergence d'un problème appelant une résolution pratique, à des accidents ou des catastrophes de grande ampleur impliquant des collectifs élargis, en tant qu'ils sont affectés ou qu'ils sont amenés à œuvrer à la résolution – sémantique et pratique - du problème généré par cet inattendu. Autrement dit, le concept d'occurrence est extrêmement large et

ne porte pas sur un contenu spécifique, pas plus qu'il ne préfigure une certaine importance ou une certaine portée sociales. En effet, toutes les occurrences n'ont pas la même portée : certaines restent confinées au vécu problématique d'un individu ou d'un groupe social restreint alors que d'autres acquièrent une portée à l'échelle d'une région, d'une ville, d'une nation. La question de la portée d'une occurrence renvoie au travail sémantique et social opéré pour l'interpréter, lui conférer un sens et tenter de résoudre la situation problématique déclenchée par elle. C'est à ce niveau qu'intervient la question des médias et de l'information.

Si toutes les occurrences de la vie sociale ne sont pas relayées par le système médiatique, celles qui le sont entrent dans un processus spécifique d'élaboration et de production de l'information. Une partie du travail journalistique de production de l'information consiste à prendre acte des occurrences du monde social, à les décrire et à enquêter sur ce qu'elles sont ; il consiste surtout à entreprendre un travail permettant de rendre compte de ces occurrences, toujours dotées d'une dimension locale et située dans le temps et l'espace, accessibles à des publics élargis. Le travail journalistique de l'information est ainsi censé rendre compte de ces occurrences, répondre à la question « que se passe-t-il », sous la forme d'une construction discursive propre au modèle de l'information.

À partir de cette considération introductive sur l'occurrence et l'information, j'aimerais dégager deux modèles renvoyant à deux manières « types » de transformer des occurrences factuelles en informations médiatiques. Ma



démarche ne prétend pas couvrir l'ensemble des pratiques médiatiques de construction de l'information dans une approche binaire, mais elle vise à dégager les traits essentiels de deux manières de faire qui sont à l'œuvre dans la fabrication de l'information.

Exploration

Le premier modèle à partir duquel l'information moderne peut être pensée est celui de l'*exploration*. De manière générale, l'exploration est une pratique par laquelle l'activité journalistique prend acte des occurrences de la vie sociale et restitue la pluralité de ses interprétations sous une forme narrative.

En premier lieu, l'exploration prend ancrage dans des occurrences et des situations problématiques afin de les décrire et de rendre « ce qui se passe » intelligible. Pour ce faire, il s'agit de se confronter à des descriptions et des interprétations de « ce qui se passe », produites et livrées par les acteurs confrontés à ces situations problématiques. Dans ce processus, l'exploration journalistique ne fait pas autre chose que de s'appuyer sur les activités des « participants » à la situation appliqués à dire « ce qui se passe » en élaborant des scénarios et des interprétations possibles. En ce sens, l'exploration journalistique prend sa source dans une capacité ordinaire de décrire des situations problématiques et à y faire face par des activités descriptives et interprétatives.

À la différence, toutefois, de ces activités courantes, l'exploration journalistique s'appuie sur les activités exploratives des « participants » au problème en cheminant par recouvrements de

différentes versions. Autrement dit, elle est à la fois une enquête *dans et sur* l'enquête ordinaire ; elle ne se contente pas d'élaborer une explication relative à un seul point de vue (comme c'est le cas par exemple du témoin, de l'expert, du policier, de la victime), mais rend compte de la pluralité des interprétations et des points de vue émergeant face à « ce qui s'est passé ». En ce sens, l'activité journalistique exploratoire est à la fois *dans* les pratiques ordinaires et en dehors d'elles en adoptant une perspective d'ensemble capable de restituer l'espace pluriel des points de vue. C'est bien cette mise en perspective et ce recouplement des versions qui confère au discours journalistique un statut de discours « expert » basé sur le recouplement et la vérification des « faits ». Ce qui signifie aussi que l'exploration opère par tâtonnements progressifs et remises en cause successives, par avancées et reculs, aux prises au questionnement et au doute. Guidée par une interrogation initiale déclenchée par une occurrence, l'exploration procède aussi par sélections et focalisations spécifiant un cadre d'attention. Si une occurrence ne se révèle jamais par elle-même, elle présuppose en effet une identification par laquelle elle est pré-identifiée selon des catégories de pertinence qui la rendent « saillante ». Dans l'exploration, ce cadre d'attention est provisoire et constamment soumis à réexamen. Du coup, une exploration est inévitablement un cheminement incertain par lequel des prédéfinitions et des qualifications premières sont examinées à l'aune de la confrontation avec l'objet occurrent et de la mise en perspective des points de vue qu'il suscite.

En second lieu, si l'exploration est une pratique qui prend forme du fait que différents acteurs entrent en lien, même indirects, par l'effort de



définition qu'ils déploient pour définir « ce qui se passe », elle procède aussi de la mise en récit. Elle est inséparable de la *forme narrative* qui implique un agencement d'actions – qui fait quoi ? – déployées dans le temps – début, développement, fin – menées par différents acteurs en lien les uns avec les autres. Mettre en récit consiste en effet à organiser un sens entre différentes actions imputables à différents acteurs ou personnages, reliées entre elles par des relations spécifiques³. Cette mise en récit est, d'une part, menée par les individus affectés par une situation problématique, notamment lorsqu'ils tentent de rendre compte de « ce qui se passe » et évoquent leur rôle dans la situation. Mais elle est, d'autre part, le propre de l'activité journalistique qui doit recourir au récit pour transformer une occurrence en information publique. La mise en récit implique de « faire entrer » une série d'acteurs, d'actions, d'objets, de circonstances, dans une narration structurée capable de restituer dans toute sa richesse la constellation des actions, des faits, des acteurs et des prises de positions.

Ainsi, le propre de la pratique journalistique est de construire une *factuel* par le récit recoupant des points de vue, des témoignages, des jugements, des expertises. Cette mise en récit est elle-même exploratoire puisqu'elle chemine par tâtonnements vers l'assemblage narratif des interprétations et des points de vue. Cet assemblage est toutefois soumis à la contrainte de sa *traduction* sous forme d'information destinée à être intelligible à un public étranger à la situation et, le plus souvent, ignorant tout de cette dernière et des positionnements qu'elle suscite. Sous forme d'information, elle suppose en outre l'adéquation à un format narratif concis

et prédéfini selon des procédés plus ou moins standardisés d'écriture journalistique. La mise en récit est donc une opération de traduction entre une émergence locale et une forme extra-locale destinée à un large public.

Cette traduction, on y reviendra, peut exercer une violence à l'égard de la situation en opérant une réduction de son ampleur pratique sous un format standard – comme c'est souvent le cas dans le journalisme. Cependant, lorsqu'elle procède de l'exploration, l'activité journalistique opère une traduction dont le propre est de rendre le phénomène et de rester fidèle au vécu des acteurs. En traduisant la complexité de la situation pratique en une forme narrative, elle agrège différentes versions et sauvegarde leur multiplicité sans les écraser sous un format narratif standard et préétabli : elle ne procède pas à une addition mais à un assemblage des points de vue sous la forme d'un condensé pluriel. Plus ce processus exploratoire est mené dans le respect de la pluralité, plus la gamme des versions susceptibles de nourrir cette factuel est ample, et plus la factuel construite par les médias est à même de proposer une définition de « ce qui se passe » susceptible d'emporter l'accord de tous. L'assemblage dans un récit constitue alors ce qu'on pourrait appeler une « interobjectivation », c'est-à-dire une confrontation au réel, une définition de la factuel « objective », par le moyen de pratiques communes, de témoignages, de prises de position. C'est une définition de la *factuel* à partir de laquelle nous accédons à la connaissance de « ce qui se passe » et, plus largement, nous interprétons « ce que nous sommes ».

Enfin, la mise en forme narrative de l'exploration



journalistique n'est pas une clôture refermant définitivement l'interrogation et la mise en cause. Ce n'est pas un récit du « c'est ainsi » mais un récit du « c'est ainsi pour l'instant ». La narration exploratoire ne réifie pas la factualité dont elle rend compte mais l'expose dans son mouvement et son processus, liés à des questionnements, des remises en cause et des consensus locaux et provisoires. Autrement dit, l'exposition narrative de l'exploration n'est pas une clôture de l'exploration mais contribue à sa dynamique en rendant possibles des explorations ultérieures, voire même en les encourageant. Ceci grâce au fait, élémentaire mais central, que l'exploration tend l'oreille à l'expérience de « ce qui se passe ». Plus l'activité journalistique pratique cette écoute, plus elle est à même de conférer à la factualité une existence médiatisée non réifiée invitant à la poursuite du processus exploratoire chez les membres du public qui en deviennent, du coup, les acteurs et les témoins.

Par conséquent, l'exploration journalistique implique un rapport particulier à son public qu'elle conçoit implicitement comme doté de la capacité d'engager à son tour une exploration. Le récit médiatique n'est donc pas un aboutissement mais une ressource permettant de prolonger l'exploration par les acteurs affectés ou concernés par elle. Ce destinataire potentiellement explorateur est le sujet type d'un espace public démocratique dans lequel les occurrences sociales ouvrent des enquêtes et des interrogations, des processus contradictoires et souvent conflictuels d'interprétation – mais aussi d'élaboration de consensus et d'entente provisoires sur « ce qui se passe » comme fondement sémantique de la collectivité. Or, ce destinataire implicite ne va pas de soi,

car, on le verra, il est le plus souvent nié par les procédures de mise en récit journalistiques qui prétendent rendre compte du monde « tel qu'il est » indépendamment du processus de constitution de cette factualité.

L'exploration fait implicitement appel à la capacité exploratoire des destinataires car, loin de nier son ancrage et sa normativité, elle est à même d'en rendre compte par son récit restituant la pluralité des normes et des points de vue engagés dans une situation. Le récit opère alors comme une focalisation fondée sur l'expérience, mais qui n'est pas exempt de normes⁴ ; des normes qui s'explicitent toutefois, notamment par le choix opéré dans la sélection des propos sur une situation. En acceptant l'idée que le récit d'information implique forcément un « hors champ », elle livre les outils aux destinataires pour reconstruire ce récit sous forme d'explorations interprétatives. Ces destinataires ne sont pas des « imbéciles culturels » auxquels l'énonciateur fait mine de « tout dire » sur une situation en prétendant à l'exhaustivité du réel, exposé par le reportage – comme le font le plus souvent les informations télévisées – et en niant ainsi l'opération de sélection constitutive de toute mise en récit. Ses destinataires sont vus, au contraire, comme des citoyens d'autant plus aptes à mener un processus exploratoire qu'ils sont susceptibles de s'appuyer sur des récits les incitant à le faire.

Par conséquent, l'exploration n'est envisageable que dans l'horizon de l'espace public moderne grâce auquel la définition de la *factualité* dépend d'une confrontation des êtres à cette dernière ainsi que des manières dont ils se mettent d'accord ou se désaccordent sur ce qu'elle est – ceci



étant exclu dans une société prémoderne dont le factuel est produit par l'idéologique ou une société entièrement administrée où la définition de la factualité échappe à l'espace public démocratique.

Oblitération

À ce modèle de l'exploration propre à la fabrication de l'information s'oppose celui de l'oblitération. Il caractérise tout autant, et peut-être même davantage, les pratiques journalistiques contemporaines de fabrication narrative de l'information.

L'oblitération se caractérise, en premier lieu, par son rapport à l'enquête ordinaire, ou plutôt son rapport distancé voire absent à cette dernière. Loin de se mêler au processus de description et d'interprétation en cours, l'activité journalistique oblitérante procède de l'extérieur à partir de définitions préétablies de la situation. Si elle part, à l'instar de l'exploration, d'un cadre d'attention préalable pour identifier les occurrences pertinentes – voire, éventuellement, en définissant d'emblée ce qui relève de l'occurrence ou non –, l'activité oblitérante définit d'emblée « ce qui se passe » en déterminant un ordre inquestionné de pertinence – notamment sur la base des priorités et des classifications imposées par le fonctionnement du système médiatique (Siracusa 2001). Loin d'être sollicitée par une occurrence pratique appelant un geste exploratoire pour se frotter à des situations complexes faites de versions multiples, l'oblitération procède par imposition normative et extra situationnelle d'une focalisation. Elle part d'un cadre préalable permettant de « voir » une situation problématique sans la réinterroger par le

processus d'enquête ; aussi reste-t-elle en partie sourde à cette situation et à ses appels en termes d'interprétation. L'oblitération journalistique reste enfermée dans un cadre de pertinence défini à travers les grilles interprétatives et le système de contrainte d'un registre discursif formaté, imperméable à la factualité émergente – voire incapable de la reconnaître. Du coup, elle est incapable de rendre compte de la dynamique de l'exploration pratique et ordinaire et se contente de venir « pointer » des faits et des éléments afin de récolter quelques témoignages et points de vue dont le choix relève moins de la dynamique de la situation que du point de vue initial. Loin de venir alimenter le processus pratique exploratoire, elle lui fait violence en le niant et en substituant un rapport à la situation avant tout défini par les impératifs du système médiatique. Par conséquent, à défaut de se situer dans un processus d'interobjectivation par lequel la factualité se définit à plusieurs et dans la pluralité d'un processus consensuel et conflictuel opérant par tâtonnements, l'oblitération procède à la définition de faits objectifs comme s'ils étaient donnés en eux-mêmes, de manière indiscutable et définitive. Elle clôt ainsi le processus exploratoire, ou plutôt, contribue à le nier. Les faits sont ainsi réifiés et deviennent des entités coupées de la sémantique et de la pratique sociale, comme s'ils n'existaient qu'en eux-mêmes, indépendamment de tout processus exploratoire (Tuchman 1978).

L'oblitération implique ensuite une forme particulière de mise en récit qui se nie comme telle. Le journalisme oblitérant n'entend pas « raconter des histoires » mais « dire la réalité » en s'inspirant des modes d'objectivation relatifs à la science. Si elle relève de la mise en récit – car elle ne



peut faire l'économie de la construction d'une constellation d'action et d'acteurs organisée dans le temps – elle fait comme si elle pouvait échapper au récit et à sa normativité. Elle prétend dire le monde « tel qu'il est ». Dès lors, les modalités de mise en récit n'émanent pas de l'exploration pratique mais de routines standardisées s'appliquant sans égards aux situations particulières. Ainsi, l'oblitération ne part pas d'un phénomène ou d'un vécu pour se traduire en mots et en images mais de mots et d'images préétablies censés incarner une situation ; elle ne part pas de l'expérience vécue mais des règles conditionnant la pratique journalistique et de ses formats narratifs standards – faits de formules et de schémas typifiés valorisés par l'entreprise médiatique. Par conséquent, l'oblitération ne fait qu'actualiser des manières de raconter et de montrer déjà à l'œuvre de façon répétitive dans le système médiatique. Si la forme narrative a ici la même importance que dans l'exploration, le rapport entre occurrence et récit s'en trouve inversé : alors qu'elle est au service de l'activité interprétative dans le modèle de l'exploration – et donc soumise aux contraintes pratiques du processus d'investigation – la forme narrative intervient ici comme équivalent étranger à la situation et contraignant cette dernière. Il y a donc indéniablement, dans l'oblitération, un effacement du récit ordinaire et de sa force démonstrative. Tout compte rendu sur la factualité est inséré d'emblée dans un format narratif institué indépendamment de sa conformation à l'objet de l'occurrence et de l'expérience ; il ne s'alimente de témoignages que lorsque celui-ci s'insère au bon endroit, de la bonne manière, en vertu d'une définition implicite du « bon témoin » spécifique à telle situation exposée (par exemple, la victime d'une

catastrophe, etc.). La pluralité des situations pratiques disparaît au profit de l'unité du format – selon une équivalence coupée des pratiques.

Le récit oblitérant se présente, enfin, sous la forme d'une clôture des faits et des situations exposées. Les faits sont présentés comme ce qu'ils sont, à l'exclusion de tout autre possible, comme figés à l'éternité, imperméables à tout changement et sourds à tout questionnement. À défaut d'ouvrir la voie à des investigations futures, un tel récit se présente comme une saturation préalable de l'investigation, rendue impossible ou superflue puisque l'information a déjà tout dit. Une telle clôture mobilise un discours de vérité obnubilé par l'administration de la preuve indiscutable, sur le mode autoritaire du « c'est ainsi »⁵.

À cette première clôture des faits sur eux-mêmes par l'information oblitérante s'en ajoute une deuxième, relevant de la prétention d'exhaustivité. Le propre du récit oblitérant est de donner l'impression d'embrasser l'ensemble de la situation et l'ensemble des points de vue sans laisser subsister de marges ou de « hors champ ». La prétention de l'information oblitérante est ainsi d'être à l'image de la « réalité », soit une sorte de « représentation fidèle » de la collectivité dans un miroir sans teint ni cadre. Aussi clôt-elle le réel en ce qu'elle prétend l'embrasser tout entier. C'est dire aussi que, dans cette prétention à l'exhaustivité, l'oblitération efface son opération de sélection en niant tout « hors champ » – elle évacue du réel ce qu'elle a elle-même évacué de son récit. Cette prétention à « dire le monde tel qu'il est » et à l'embrasser entièrement est le propre d'un récit d'information s'efforçant de légitimer sa prétention à la vérité par l'effacement



des « traces » susceptibles de le trahir dans son travail de restitution d'une prétendue transparence du réel.

Ceci n'est pas sans conséquences sur le rapport que le récit d'information oblitérant engage implicitement avec son destinataire. En somme, ceci revient à nier à ces derniers la capacité de procéder par lui-même à une exploration lui permettant de reconstruire le « hors-cadre ». Elle s'adresse donc à un destinataire chez qui il s'agit moins d'éveiller les capacités exploratoires que de le convaincre pour qu'il accepte sans broncher l'exposition du réel dans sa clôture, sans l'inciter à poursuivre par lui-même l'exploration. Puisqu'elle s'est elle-même détachée du processus exploratoire susceptible de fonder et de crédibiliser son récit, l'information oblitérante est contrainte de recourir à d'autres formes de crédibilisation : c'est une des raisons de la prégnance du discours qui « dit vrai ». Du coup, l'invitation adressée aux destinataires de mener eux-mêmes l'exploration serait peu concevable car elle serait une « brèche » dans ce dispositif de crédibilisation. En d'autres termes, le destinataire du discours oblitérant est lui-même invité à participer à cette oblitération en bouclant les « faits » sur eux-mêmes, en excluant toute normativité dans leurs modes de fabrication.

Exploration et oblitération

La mise en évidence de ces deux modèles opposés a une double vocation, méthodologique et normative. Il se peut que ces deux modèles ne soient pas immédiatement identifiables en tant que tels dans les pratiques journalistiques effectives et qu'une « reconstruction » soit du

coup nécessaire ; mais ils ne sont pas non plus étrangers à ces pratiques, qui sont traversées simultanément par ces processus d'exploration et d'oblitération. On peut en effet partir du principe que le journalisme et l'information modernes se sont construits sur la base de pratiques exploratoires effectives et d'un modèle normatif concomitant. En même temps, les contraintes d'exercice du métier de journaliste et de l'enquête ont encouragé la tendance à l'oblitération. Si bien que le journalisme moderne se caractérise par une tension fondamentale entre ces deux pôles opposés caractérisant les pratiques contemporaines de fabrication de l'information. Ces deux modèles permettent de dégager des tendances au sein de ces dernières, tant sur les modalités effectives permettant (ou non) leur réalisation que sur les questions normatives posées par les pratiques de fabrication de l'information. C'est sur ces deux dimensions que j'aimerais m'arrêter en guise de conclusion.

En premier lieu, il est évident que certaines conditions sociales, économiques, institutionnelles, rendent plus ou moins possible l'actualisation pratique de l'un ou l'autre de ces modèles. Au cours de ces dernières années, on a indéniablement assisté, dans le monde du journalisme et des médias en général, à des évolutions ayant nettement fait pencher les pratiques journalistiques de fabrication de l'information du côté de l'oblitération. La disparition progressive de l'enquête exploratoire allant de pair avec la tendance à privilégier le « journalisme assis » et sur écran au détriment du « journalisme debout » en prise avec l'expérience contribue à l'expansion de l'oblitération journalistique (Accardo 1998). Il en va de même



de la tendance à renforcer le poids des formats narratifs, par exemple dans la réduction de la longueur des reportages, les schémas imposés de composition narrative encadrant le journalisme d'investigation ; sur ce point, on pourrait également évoquer la montée du journalisme en ligne qui travaille essentiellement sur des banques de données, des images et des discours livrés clés en main. En outre, la volonté de réduire les coûts de production impliquant des coupes sombres dans le domaine de l'investigation, mais aussi la tendance à l'intensification du travail journalistique, interdisant la patience de l'écoute, du recueil attentif de témoignages pluriels, bref cette patience de l'exploration est broyée par une accélération de la fabrication de l'information qui contribue largement à l'oblitération. On pourrait enfin évoquer la marchandisation croissante qui a pour conséquence de privilégier des récits ou des images typifiés par peur de l'insuccès – selon le principe de l'équivalence, et de l'image « omnibus ». Tout récit ou image contredisant ces schémas types – parfois plus proches de la factualité et de la situation – sont d'emblée écartés car jugés trop risqués en termes de succès commercial.

En second lieu, l'exploration et l'oblitération comme modes de fabrication de l'information relèvent de modèles normatifs opposés quant au rôle destiné à l'information dans une collectivité – qu'ils contribuent d'ailleurs à construire implicitement dans leurs modes énonciatifs et leurs adresses au public. Le modèle de l'exploration défend une certaine conception de la factualité et de l'interobjectivation, comme capacité d'une collectivité à s'entendre sur « ce qui se passe », à engager des enquêtes et des

interrogations, à répondre à ces questions par le biais de l'exploration et l'information médiatique. Cela renvoie à la capacité d'une collectivité d'établir une factualité, de rendre possible entre ses membres un accord sur le « réel » qui soit capable d'associer de manière plurielle un grand nombre de points de vue possibles (Voirol 2008). L'établissement de la factualité est un processus permanent dans le cours de la vie ordinaire lorsque des occurrences s'imposent et des questions se posent en conséquence. Le journalisme moderne s'est imposé depuis plus de deux siècles comme une des institutions majeures d'établissement de la factualité ; il est une modalité – pas la seule – par laquelle les sujets des sociétés modernes s'entendent sur « ce qui se passe », construisent une interprétation du réel et permettent de savoir « où l'on va et qui l'on est » (Quéré 1982 ; Voirol 2005). Le récit d'information permet à une collectivité de savoir ce qui se passe en son sein, de répondre aux questions qui se posent, de contribuer au mieux à cette intelligibilité d'elle-même et, finalement, de s'auto-interpréter – et donc aussi de rendre possible une action politique sur elle-même. Un processus public de reconnaissance de factualité passe par le récit médiatique et il est inséparable de tout processus démocratique d'auto-institution. L'exploration journalistique relève également de normes de l'information publique et de l'espace public démocratique composé d'individus supposés aptes à mener par eux-mêmes des processus exploratoires et à former des jugements évaluatifs.

À l'inverse, le modèle de l'oblitération contre-carre ces processus car il implique une conception radicalement différente de l'objectivité du monde sur lequel une collectivité peut s'entendre – ou



se disputer. À défaut de concevoir une factualité dotée d'une contrainte objective à partir de laquelle les sujets ont à s'entendre sur « ce qui se passe », l'oblitération prétend les saisir dans ce qu'ils sont indépendamment de l'activité plurielle d'investigation. Autrement dit, loin de participer à la construction plurielle de la factualité du monde, les pratiques journalistiques d'oblitération contribuent à la réification de l'objectivité des *faits*. Non seulement les faits sont cultivés en tant que tels, mais le processus exploratoire se trouve gelé. C'est alors la capacité même d'une collectivité à construire de manière plurielle sa factualité qui est mise à mal. C'est la possibilité de construire un horizon commun de « ce qui se passe », à partir duquel se déploie une interprétation partagée, qui est distordue. Du coup, la capacité d'une collectivité de s'auto-interpréter de manière suffisamment riche et pertinente et de construire un horizon normatif et sémantique commun dans son rapport à la factualité est distordue. Or lorsque le processus d'établissement de la factualité par le récit d'information ne peut être mené, on assiste à ce qu'on pourrait appeler des « pathologies de la communication publique »⁶, qui sont des distorsions interprétatives, des déficits d'investigation, des questionnements sans réponses, qui laissent ouvertes des interrogations surgissant des occurrences et des situations troubles – ce vide interprétatif donne généralement lieu au développement de fantasmes et de délires interprétatifs.

Seule une éthique et une pratique de l'exploration est en mesure de contribuer à l'émergence de publics dont les modes d'auto-interprétation sont susceptibles d'assurer à la fois une pluralité et un espace public vivant et non excluant. D'où

la nécessité de mener une critique des récits médiatiques et des institutions qui les portent lorsqu'ils procèdent de l'oblitération. En même temps, il importe de faire ressortir la dimension morale des pratiques d'exploration et la portée démocratique essentielle de l'exploration médiatique. À mon sens cette posture critique passe inévitablement, au niveau de la théorie des récits médiatiques, par une conceptualisation adéquate de ces deux modèles du récit médiatique et une juste compréhension des processus contribuant au déploiement soit de l'exploration, soit de l'oblitération.

R · É · F · É · R · E · N · C · E · S

- ACCARDO, Alain et alii., *Journalistes précaires*, Bordeaux : Le Mascaret, 1998.
- BENJAMIN, Walter, « Le conteur. Réflexion sur l'œuvre de Nicolas Leskov », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, pp. 114-151.
- CARR, David, « Narrative and the real world: an argument for continuity », in *History and Theory*, n° 25, 1986, pp. 117-131.
- CHALABY, Jean K., *The Invention of Journalism*, New York, St. Martin's Press, 1998.
- CHALABY, Jean K., « Le journalisme : une invention moderne et anglo-américaine », *Revue suisse de sociologie*, vol.27/2, 2001, pp. 281-296.
- DEWEY, John, *Le public et ses problèmes*, trad. et introd. J. Zask, Pau, Ed. Farrago, 2003.
- FISHMAN, Mark, *Manufacturing the News*, Austin, University of Texas Press, 1980.
- GANS, Herbert, *Deciding What's News*, New York, Pantheon Books, 1979.
- LIEBES, Tamar (ed.), *Narrativization of the news*, Hillsdale N.J. - Hove UK, Lawrence Erlbaum Associates, 1994.
- LITS, Marc, *Récit, médias et société*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 1996.
- LITS, Marc, *Du récit au récit médiatique*, Bruxelles, De Boeck, 2008.
- POLLNER, Melvin, *Mundane Reason: Reality in Everyday and Sociological Discourse*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- QUÉRÉ, Louis, *Des miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier Montaigne, 1982.
- QUÉRÉ, Louis, « L'événement », in P. Beaud et alii, *Sociologie de la communication*, Paris, CNET, 1997.
- SCHUDSON, Michael, « News as Stories », in *Media anthropology*, E. Rothenbuhler, M. Coman (ed.), London, Sage, 2005, pp. 121-128.
- SIRACUSA, Jacques, *Le JT, machine à décrire : sociologie du travail des reporters à la télévision*, Bruxelles, INA/De Boeck, 2001.
- TUCHMAN, Gaye, "Objectivity as a Strategic Ritual: An Examination of Newsmen's Notions of Objectivity", in *The American Journal of Sociology*, Vol.77, n° 4, 1972, pp. 660-679.
- TUCHMAN, Gaye, "Telling stories", in *Journal of Communication*, 26, (4), 1976, pp. 93-97.
- TUCHMAN, Gaye, *Making News : A study in the construction of reality*, New York, The Free Press, 1978.
- TUNSTALL, Jeremy, *Journalists at work*, London, Constable, 1971.
- VOIROL, Olivier, « Le travail normatif du narratif. Les enjeux de reconnaissance dans le récit médiatique », in *Réseaux*, 2005/4, n°132, pp. 51-71.
- VOIROL, Olivier, « Pluralité culturelle et démocratie chez John Dewey », in *Hermès*, n°51, 2008, pp. 23-28.
- VOIROL, Olivier, « Les pathologies de la communication publique : médias, communication, reconnaissance », in Mélika Ouelbani (dir.), *Langage, connaissance et action*, Tunis, FSHS, 2009, pp. 281-303.



N · O · T · E · S · R · É · S · U · M · É

1. « Le conteur. Remarques sur l'œuvre de Nicolas Leskov », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000.
2. « De même qu'ils ont développé la conception moderne de l'information, les journalistes américains et anglais ont inventé les pratiques discursives centrées sur les faits (*fact centred discursive practices*) qui peuvent être considérées comme journalistiques dans la mesure où leur genèse et leur usage ont été déterminés par des normes et valeurs conditionnées par les règles du champs journalistique émergeant en Amérique et en Angleterre au cours du 19^e siècle » (Chalaby, 2001, p.2 85).
3. Selon Jean-Michel Adam, le récit a les composantes suivantes : « *Pour qu'il y ait récit, il faut d'abord la représentation d'une succession temporelle d'actions, il faut ensuite qu'une transformation plus ou moins importante de certaines propriétés initiales des actants soit réalisée ou échoue, il faut enfin qu'une mise en intrigue structure et donne sens à cette succession d'actions et d'événements dans le temps. La réalisation de cette dernière condition permet de ne pas confondre un récit proprement dit et une simple description ou relation d'action ou le portrait d'un personnage par ses actes* ». Jean-Michel Adam, cité in Dominique Maingueneau (ed.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Dunod, 2002, p. 484.
4. Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon article « Le travail normatif du narratif », in *Réseaux*, 2005.
5. Mouillaud et Tétu ont analysé ces techniques linguistiques dans le détail. Mouillaud, M., Tétu, J.-F., *Le journal quotidien*, Presses universitaires de Lyon, 1989.
6. O. Voirol, « Les pathologies de la communication publique », 2009.

L'article examine le processus de construction de l'information dans lequel la mise en récit journalistique est enchâssée. Pour ce faire, il est proposée une distinction entre deux modèles opposés de fabrication l'information, l'un qualifié d'exploration, l'autre d'oblitération. Après avoir décrit l'un et l'autre modèles, l'article aborde la question de leurs relations réciproques, qu'on ne peut séparer des conditions sociales et économiques encadrant l'activité journalistique.

Summary

The article examines the process of building information in which setting journalistic story is embedded. To do this, he proposed a distinction between two opposing models of manufacturing information, a qualified exploration and one obliteration. After describing one and the other models, the paper addresses the question of their mutual relations, we can not separate social and economic conditions governing journalistic activity.

